

Isabelle Desesquelles
Quelques heures
de fièvre

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Quelques heures de fièvre

DU MÊME AUTEUR

Je me souviens de tout, Julliard, 2004 ; Pocket, 2005.

La vie magicienne, Julliard, 2005 ; Pocket, 2006.

Le chameau le plus rapide du désert,

Le Chêne Jeunesse, 2006.

La mer l'emportera, Flammarion, 2007 ;

J'ai Lu, 2009.

Isabelle Desesquelles

Quelques heures de fièvre

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2811-5

Pour le beau jeune homme,
pour Éric Chèrière.

Il était une fois une enfant. Une petite fille sans larmes, habillée d'un joli pull. Les manches en sont bien un peu grandes mais elle pourra le porter plus longtemps. Ce pull, elle l'aime, pour ses longs rubans aux poignets, des rubans satinés et tout légers. Ils bougent avec ses bras. Un geste et ils se balancent.

Elle a appris à faire attention au moment de se laver les mains ou de rincer son assiette, en un rien de temps les rubans sont trempés, c'est désagréable, sa peau n'aime ni le froid ni l'humidité. Le pull avec les rubans est un cadeau de sa maman. La petite fille jubile quand elles parquent toutes les deux dans le salon, elles font des mines, des révérences, leur défilé privé. Un avant l'été, un autre avant l'hiver. Les semaines qui précèdent, elles repèrent les vêtements dans leurs armoires, neufs ou anciens, elles font leur choix et attendent le jour prévu pour tout réessayer en même temps. Ne pas

avoir porté ces tenues depuis plusieurs mois leur donne un air neuf.

Le pull à rubans est spécial, en tout point pareil à celui de sa mère, plus petit bien sûr mais c'est un pull de femme. De la couleur de leur bouche à toutes les deux. « Rose ancien, comme vos lèvres », a remarqué Dino, leur voisin et l'amoureux de la petite fille.

Dino voit tout, même l'invisible, surtout l'invisible ; il le dit lui-même : « Rien n'est plus important pour dessiner. » Dino a quatorze ans, trois ans de plus qu'elle. C'est un grand mais ce n'est pas encore un adulte. Il la protège. De quoi ? Du soir qui vient, de la pluie soudaine, des silences de sa maman parfois. La petite fait tout pour charmer Dino. Il la contemple et elle devient jolie. Sa maman, la petite fille l'aime sans conditions mais aimerait-elle autant Dino s'il la regardait moins ?

Dino la met en colère quand il ne fait pas comme elle veut. Si une chose le gêne, il siffle et sort sa phrase énervante : « Il n'y a pas péril en la demeure. »

Ce soir, ni sa mère ni Dino ne sont là pour veiller sur elle. Elle a le salon pour elle seule. Pour commencer, elle a joué à la grande, en prenant des poses pour imiter sa mère, perchée sur une paire de chaussures aux talons impossibles. Les mains sur la taille, les épaules jetées en arrière, la petite fille se regarde des heures dans la glace. Elle passe et

repassa devant et s'admire l'air de rien. Elle ne peut pas s'en empêcher. Dino ne la loupera pas s'il la surprend à faire la belle. Sa maman tarde, ce n'est pas bien. La petite fille en a assez de l'attendre, assez de s'observer sous toutes les coutures, elle s'ennuie. C'est trop calme dans la pièce. Elle va se rapprocher du feu, lui saura la rassurer.

Elle a interdiction d'y toucher mais elle veut plus de flammes pour écouter le bois, il gémit et chante en même temps. Un peu comme la voix de sa maman dans certains airs d'opéra, son métier avant sa naissance. La petite fille les appelle « les airs du cœur serré ». Sa maman voyageait dans le monde entier, on lui jetait des fleurs sur les pieds. Et puis, elle a décidé de ne plus bouger de l'île, pour être toute à son enfant, rien qu'elles deux. Elle chante encore, dans leur salon, loin des théâtres, pour, dit-elle, « apprendre aux autres à respirer avec leur voix ». À l'institutrice, au docteur, aux femmes de pêcheurs comme la mère de Salvatore le grand copain de Dino, même à des étrangers venus d'en face apprendre le chant. En ce moment, c'est le tour du beau jeune homme.

Quand elle ne chante pas, sa maman répond à toutes les questions du pourquoi et du comment. La petite fille ne sait plus quoi demander pour la faire sourire. Sa maman parle, ses yeux la caressent, c'est bon comme un baiser. Elles prennent leur temps pour la tendresse.

QUELQUES HEURES DE FIÈVRE

La petite fille va faire une bêtise. Elle veut mettre un peu de vie dans le salon trop vide, juste un peu d'air entre les deux bûches pour ranimer la flamme. Elle a souvent vu sa mère le faire. Après tout, comme dirait Dino, il n'y a pas péril en la demeure. Il faut être prudent avec les mots.

Si elle ne prend pas la pince, elle aura l'impression de moins désobéir, elle écartera la bûche avec ses doigts. Jamais, elle ne s'est approchée si près de la cheminée. Ça y est, son bras est à l'intérieur. Elle est tellement concentrée, elle oublie les rubans.

Il a suffi d'une seconde. La flamme est haute, beaucoup trop haute, elle enfle, elle grandit vite, beaucoup trop vite.

Le feu attrape son bras, il l'agrippe, quand elle retire sa main, les flammes viennent avec. La petite fille veut leur échapper, elle court loin de la cheminée jusque de l'autre côté de la pièce mais cela ne suffit pas, le feu refuse de la lâcher. Une voix dans sa tête lui ordonne de s'en défaire à tout prix ou alors il la dévorera. Déjà, il a atteint l'épaule. Elle pense à son autre bras, lui, l'aidera, à enlever son pull, à ôter ce qu'il en reste. Rien à faire, elle n'y arrive pas. La petite fille ne savait rien de la douleur ni de la peur.

Elle voudrait changer son bras en feu pour celui d'avant, avoir d'autres yeux pour ne plus se voir brûler, sortir de ce corps qui a été le sien. Où il y avait des rubans, une manche, elle voit une drôle de peau. On dirait une boule de glace en train de

fondre sur un cornet. Elle pense à un crapaud, un de ceux des abords du lac. Elle ne savait pas que sa peau sentait si mauvais. Elle secoue son bras, tellement raide, à jeter par la fenêtre. Oh oui, s'en débarrasser. Elle arrête de regarder. La voix dans sa tête répète que ça ne peut pas durer, que ça va bien finir par s'arrêter. C'est quoi cette fumée ? On ne lui avait pas dit qu'elle avait de la fumée dans le corps. Elle s'étrangle, elle a du mal à respirer. Elle ne s'entend pas hurler.

Elle est vidée, toutes ses forces sont tendues vers cette chose méconnaissable, son bras de petite fille. Elle n'en est plus au point de pleurer, elle grince des dents et mord. Quoi ? Ce qu'elle trouve dans sa bouche. Elle crache son sang.

C'est fini, elle ne sent plus rien, comme si la douleur jouait à cache-cache. Elle a la terrible impression de ne plus être elle.

Bizarre comme son bras maintenant est mou, tout noir. Elle est incapable de savoir si elle a la bouche fermée ou ouverte, les mots, les phrases sont parties avec son bras. C'est comme si elle était au bord d'elle-même, prête à tomber. Elle ne doit pas bouger d'un millimètre, peut-être alors tout redeviendra comme avant. Elle déteste être grondée. Cette fois tout est de la faute de sa maman, elle n'aurait pas dû la laisser seule avec le feu. Il y a de la poussière partout. Il faudrait ouvrir la fenêtre, nettoyer, enlever l'odeur. Elle est fatiguée, si fatiguée, elle va fermer les yeux. Quelqu'un vient.

Dino ? Il l'aidera à remettre de l'ordre, sa maman ne saura pas qu'elle a désobéi, elle se soignera toute seule. Elle ne touchera plus au feu. Promis. Ce n'est rien, elle n'a rien, son bras ne la brûle même pas. Elle pleure parce qu'elle a eu peur, c'est normal, ce n'est pas grave.

La petite fille ne comprendra pas l'agitation autour d'elle, sa maman qui mange ses larmes. Elle porte une robe trop courte, avec de la dentelle sur les seins. Ça n'a pas l'air de la gêner. La petite fille aimerait être sûre qu'elle ne lui en veut pas, elle ne l'a pas fait exprès pour le pull. Et Dino ? Il est à côté d'elle, il n'a pas eu le temps de ranger. Quand elle a senti une main sur son front, ses yeux étaient comme la nuit, un grand vide sombre. Elle s'est accrochée à cette main qui se promenait de son front à sa bouche. Elle ignorait que Dino avait des doigts si longs. Pourquoi la regarde-t-il comme si elle était une catastrophe ? Faut pas exagérer, elle a juste bougé une bûche.

La petite fille pense à toute vitesse, elle n'a toujours pas pu sortir un mot. Jamais elle n'a vu autant de monde dans leur salon. Ils tournent autour de son corps, s'arrêtent du côté où la manche a mangé la peau. Elle n'aime pas ça.

On l'allonge sur un drap, un drap qui trotte. Elle pourrait marcher puisque le feu n'a pas touché ses jambes, pourtant non, elle le sent, elle ne tiendrait pas debout. Où vont-ils tous ? Ça ne rigole

pas, rien à voir avec la cour de récré et les parties de mouchoir quand Dino lui court après.

On la porte, le ciel avance en accéléré avec des bouts d'arbres, des cuisses, le visage de sa maman prend beaucoup de place. Son sourire, on dirait une grimace.

Au début, personne n'a pensé à protéger la petite fille de la pluie, maintenant il y a une bagarre de parapluies au-dessus de sa tête, elle grelotte.

Elle reconnaît la voix du docteur. Elle a longtemps cru qu'il avait une diarrhée chronique pour être obligé de travailler dans un cabinet. Normal, se disait-elle, que personne n'ait envie d'aller chez le docteur, ça ne doit pas sentir bon chez lui. Jusqu'au jour où il avait dû la recoudre. À l'époque, elle avait été bonne pour huit points de suture. Ça pissait le sang, aujourd'hui, non. Même si son pull et sa peau cramés font un drôle de mélange, elle ne saigne pas, c'est bon signe. Elle entend le mot « hôpital ». Il n'y a pas d'hôpital sur l'île. Ils vont traverser le lac ! Partir de l'autre côté ! Ce sera la première fois.

J'ignore si la petite fille a pensé ainsi. À onze ans, même ce que l'on connaît, on ne le sait pas forcément. C'est moi le Dino de l'histoire. Un Dino qui a vieilli après avoir vécu trop d'années loin de son île.

Seule la petite fille pourrait dire si j'invente ou si je colle à la réalité. Si je me souviens de tout ou

si d'un instant, j'ai fait un roman. Cet instant où une enfant voit sa chair tellement carbonisée que son corps ne peut plus lui dire « je suis malade ». Cet instant où un bras part en fumée, le joli pull à rubans fondu à même la peau. Des lambeaux de peau carbonisée, collant à des fragments d'os apparents et noircis. Sur le moment, le gosse que j'étais, s'est dit que cela ressemblait à un vieux carton bouilli. Non, cela ne ressemblait à rien.

La pluie, l'attente à l'embarcadère, les mains du petit Dino soucieux de sauver sa belle, qui sait, ont achevé d'infecter le désastre. La nécrose en a profité.

De ce jour, j'ai appris un jargon que je n'aurais jamais dû connaître. J'avais besoin de comprendre, partager, prendre ma part, alors je pourrais, croyais-je, soulager et guérir la petite fille. J'ai seulement réussi à affronter un malheur. Ça ne suffit pas.

La petite fille a disparu dans un bateau avalé par l'horizon. Même quand il a cessé d'être un point, j'ai continué à vouloir le voir. J'aurais dû rester avec elle, je m'en veux encore. Qu'aurais-je fait ? Rien, assurément.

Ensuite, il y eut toutes ces semaines, je restais planté au bord du lac à attendre son retour en fixant la terre ferme. Ferme, ce mot me rassurait. Je me le répétais, j'apprenais ce que c'est que d'aimer ferme.

On ne me disait rien, je ne posais aucune question. J'avais vu la terre de notre île se dérober sous

QUELQUES HEURES DE FIÈVRE

moi, j'espérais, accroché à un mot comme à une bouée.

Il était une fois une enfant revenue bancale. Une enfant à consoler. J'étais trop jeune pour y parvenir. La petite fille n'était pas seulement de retour avec un bras en moins mais avec une mémoire trouée qui la protège d'un corps tranché net. On ne la meurtrirait plus. Depuis, sa tête efface les mauvais souvenirs.

Tout ce qui a existé avant la mutilation, elle ne l'oublie pas, après, c'est autre chose. La petite fille porte en elle une arme pour éradiquer la souffrance, une amnésie bienveillante, son tri sélectif.

Voilà la femme que je viens retrouver, une enfant qui trop vite a cessé d'être une enfant.

Noir, tout est noir, il fallait au moins l'écran de la nuit pour que se succèdent les images d'un passé jamais passé. La petite fille a surgi d'une profondeur opaque dont je ne sais si elle est celle du ciel ou du lac.

Le meilleur, dit-on, c'est l'enfance. On ne fait jamais le tour de son enfance, on croit lui avoir réglé son compte mais elle ne vous lâche pas et pèse pour beaucoup dans ce que l'on est. Peut-être plus encore dans ce que l'on n'est pas. Elle décide tant. Il faut que la vie passe pour que l'enfance puisse tout dire.

Vingt-cinq ans d'absence, c'est court à l'échelle du temps, vertigineux quand il s'agit d'une vie. De deux vies.

Quand on commence à découper en tranches le temps qui nous est compté, tout s'emballe. La peur, l'espoir, on ne compte plus ses erreurs. On tente de se soustraire à ses regrets. On s'avoue

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01ELJN000269.N001
Dépôt légal : mai 2009